

Table ronde « Créer du changement ensemble : comment implémenter et transférer la recherche de l'innovation ? »

Présentation de l'intervention

En octobre 2024, le Programme prioritaire de recherche (PPR) Autonomie a invité des acteurs français des secteurs du grand âge et du handicap à échanger avec des scientifiques étrangers spécialistes de ces sujets afin de penser l'avenir d'un secteur en crise qui doit pourtant d'ores et déjà faire face au besoin croissant. Comment les réponses apportées à l'international peuvent-elles être source d'inspiration pour aborder les défis français ? Découvrez la table ronde "Créer du changement ensemble : comment implémenter et transférer la recherche de l'innovation?"

Playlist de rediffusion de l'événement :

https://www.youtube.com/playlist?list=PLYezeAeKFE3Duro9w8N_DYmbEuPOIERjs

La **question de l'implémentation pratique des résultats scientifiques et de l'innovation est une préoccupation qui gagne en importance**, notamment au Royaume-Uni, qui développe de nombreux travaux combinant savoirs académiques et savoirs expérientiels. Par exemple, le projet IMPACT (Improving adult care together) cherche à lier recherche, innovation et application en collaborant avec les professionnels du secteur du handicap et du vieillissement et les personnes concernées. Cette table-ronde sera l'occasion de **mettre en dialogue les retours d'expérience du projet IMPACT, et les initiatives portées en France**.

Modération par Eléonore Ségard (coordinatrice du programme « Transfert des innovations », FIRAH).

Intervention introductive par Jon Glasby (santé publique et travail social, Université de Birmingham, directeur du centre IMPACT) « « Tu ferais un bon travailleur social, le problème c'est que tu réfléchis trop » – Leçons d'IMPACT, le Centre britannique pour l'implémentation des savoirs expérientiels. ».

Discussion par Louise MacCabe (spécialiste de la démence, professeure, Université de Stirling), **Christophe Lecuyer** (Directeur général adjoint, Trisomie 21 Nouvelle-Aquitaine), **Benjamin Leroux** (Responsable du Centre national de ressources et de preuves dédié à la prévention de la perte d'autonomie, CNSA).

Intervention

Cécile Bourreau-Dubois

Je vous propose que nous commençons la séance de l'après-midi qui va être dédiée à un troisième défi du grand âge et du handicap, c'est celui, fort vaste, sachant qu'on a déjà abordé un certain nombre d'éléments en lien avec cette thématique, c'est le défi associé à l'identification de solutions pour demain. Sur cette thématique générale, on a prévu deux tables rondes. La première table ronde sera dédiée à la question du passage des enseignements de la recherche à leur mise en œuvre. Et comme vous l'avez compris ce matin, on a déjà identifié des pistes sur cette dimension-là.

En revanche, sur la deuxième table ronde, pour le coup, on a sans doute été moins force de proposition jusqu'à présent puisque la seconde table ronde va être dédiée au levier qui existe pour développer la recherche participative. Alors, je vais lancer la deuxième table ronde qui s'intitule « Créer du changement ensemble. Comment implémenter et transférer la recherche et l'innovation ? ». Et cette table ronde sera animée par Éléonore Ségard qui est coordinatrice du programme transfert des innovations à la FIRAH, la Fondation internationale de la recherche appliquée sur le handicap. Et donc je laisse la parole à Éléonore qui vous présentera la composition de cette table ronde qui sera ouverte par Jon Glasby d'ici trois minutes. Merci Éléonore.

Éléonore Ségard

Bonjour à tous. Merci beaucoup. Je suis très heureuse de modérer cette table ronde qu'on a commencé à faire ce midi en fait ! Donc voilà, on va reprendre. Donc, là, effectivement l'objet de la table ronde c'est vraiment le changement. C'est notre perspective, celle du terrain. Comment apporter du changement pour les personnes ? Et on en parlait ce midi. Ça ne peut pas attendre. On parle de personnes qu'on a en face de nous, qui ont des besoins. C'est maintenant et tout de suite avec ce qu'on a. Donc, il y aura une caractéristique un peu pragmatique, un peu opérationnelle sur les discussions qu'on va avoir.

Notre table ronde va être structurée en trois temps. D'abord, Jon Glasby va nous présenter un merveilleux projet au Royaume-Uni qui s'appelle IMPACT. Et ensuite, Benjamin Leroux et Christophe Lecuyer nous rejoindront sur la table ronde. Ils se présenteront et nous dirons comment ils se positionnent par rapport à notre sujet. Et puis ensuite, nous aborderons quatre thématiques qu'on a discutées ensemble et que je vous présenterai au préalable. On discutera sur ces quatre thématiques et nous aurons bien sûr, on essaiera de préserver un temps assez conséquent enfin en tout cas un minimum sur les questions que vous pourriez avoir pour continuer les échanges. Voilà, je vais laisser tout de suite déjà la parole à Jon qui va nous présenter ce projet. Merci beaucoup et bon après-midi Mesdames Messieurs.

Jon Glasby

Merci beaucoup et bon après-midi, Mesdames, Messieurs. Je m'appelle Jon Glasby, je travaille à l'université de Birmingham, au centre de l'Angleterre. Il y a longtemps, j'étais travailleur social,

mais maintenant, je suis directeur d'un projet qui s'appelle IMPACT, c'est le Centre britannique pour implémenter l'évidence de ce qui marche dans les réalités des services sociaux. Malheureusement, mon français n'est pas très bon, alors, je crois qu'il faut que je parle en anglais.

Je crois que ça sera mieux pour moi et surtout pour vous. Et merci beaucoup pour la traduction. Quand j'ai fait ma formation de travailleur social, il y a de longues années, un de mes supérieurs m'a dit : tu vas être un bon travailleur social, Jon, le problème, c'est que tu réfléchis trop. Je vois bien ce qu'ils veulent dire. On ne peut pas poser trop de questions en même temps. Il faut gagner le droit de poser des questions, il faut poser des questions que les autres sont en mesure d'entendre. Mais je suis certain que j'étais un étudiant très énervant. Mais ça a été formulé de manière très intéressante : "tu penses trop". Il y a une chose très importante dans le travail social qui touche nos vies de manière si cruciale, si fondamentale, comment peut-on trop y penser alors qu'on parle de travail social ? Je me demande également si c'est quelque chose qu'on peut dire à d'autres professionnels du soin, par exemple un étudiant en médecine, est-ce qu'on lui dirait ça. Je pense que, quand j'étais jeune, pourquoi j'ai essayé de dire : les choses sont comme elles sont, comment on peut les changer et quel rôle je peux jouer là-dedans ? J'espère que ce sont des questions que nous nous posons tous, en fait. Maintenant, je suis à la tête d'un site qui s'appelle Improving Adult Care Together, IMPACT, nous avons eu deux financeurs nationaux britanniques, on a eu 15 millions pour travailler dans le Royaume-Uni tout entier pour concevoir et apporter un centre qui mettrait en œuvre des faits qui fonctionnent dans les soins sociaux. C'est un centre de mise en œuvre, pas de recherche. On prend les données qui existent déjà et on essaye de les utiliser dans la pratique pour changer les services, la vie des gens.

Et quand on parle de données, eh bien, on a une définition assez large de ça. Les aperçus de la recherche, mais aussi les expériences vécues de ceux qui utilisent nos services et les aidants bénévoles. Et l'expérience pratique de ceux qui travaillent dans le domaine du social. La recherche, l'expérience vécue et l'expérience pratique, ce sont différentes perspectives du monde, et chacune a énormément de valeur. L'idée, c'est de tout réunir pour se mettre d'accord sur ce qu'on va travailler pour essayer de mettre en place une différence pratique dans le monde réel. Nous avons donc quatre types de projet, je vais y revenir bientôt. Nous avons nos démonstrateurs, nos facilitateurs, nos réseaux et le service Ask IMPACT, demandez à IMPACT.

On essaye de travailler de manière très rapprochée avec les éducateurs politiques, les régulateurs, les professionnels, pour que nos projets, qui sont des projets locaux, des projets territoriaux, génèrent des apprentissages. On essaye de monter des innovations à l'échelle pas seulement en en parlant, mais en essayant de les faire s'intégrer dans des politiques et des pratiques nationales. Nous, on parle d'intégration, d'enracinement national. Mais, bon, il y a peut-être de meilleures manières de le dire. Il y a quatre objectifs principaux : augmenter l'utilisation des données, pour avoir de meilleurs soins et de meilleurs débouchés, renforcer les capacités et les compétences, développer des relations, parce que, au Royaume-Uni, le secteur

est très fragmenté, et comprendre ce qui aide et ce qui nuit quand on essaye de mettre en œuvre dans le monde réel.

Alors, ici, on a une diapo avec beaucoup d'écrits, je le sais, mais nous avons quatre projets principaux. Quelques exemples sont sur la diapo si ça vous intéresse, c'est aussi sur notre site Web. Nos démonstrateurs se concentrent sur des questions plutôt larges avec des agences multiples. Nous avons deux collègues, on les appelle nos coachs d'amélioration stratégique, qui travaillent dans des organisations de développement et dans des services locaux depuis plus d'un an pour mettre en place des projets de changement. Pour des plus petites questions, on a des facilitateurs d'impact, des collègues qui travaillent dans des organisations similaires, qui aident à mener des petits projets basés, une fois de plus, sur les données. Par exemple, il a fallu qu'on cherche à savoir comment recruter plus d'hommes dans les métiers de soins, on en a parlé hier, on va publier les résultats de ce projet dans les semaines à venir, d'ailleurs. Pour les questions de pratiques complexes, mais quotidiennes, on a des réseaux, ma collègue Kate Hamblin que vous avez rencontrée est à la tête de notre réseau. Ce sont des groupes de personnes dans tout le Royaume-Uni qui travaillent tous sur les mêmes questions, mais dans leur région. On obtient des données, on travaille avec eux au début et puis on se retrouve tous les six mois pour voir quels sont les obstacles auxquels ils sont confrontés et comment ils peuvent gérer pour planifier les choses à l'avenir.

Et puis ce que nous apprenons, nous le partageons avec notre équipe centrale et le mettons à l'échelle. Et enfin, nous avons notre équipe Ask IMPACT qui identifie les questions brûlantes dans les soins sociaux. On met en place aussi des recommandations pratiques et simples, des choses qu'on peut faire pour faire changer les choses. Par exemple, il y avait la question de recruter, de retenir les travailleurs. Ce n'est pas facile, qu'est-ce qu'on peut faire ? Il y a des obstacles qu'on ne peut pas surmonter. Que nous apprennent les données ? Voilà quatre petits exemples, et puis voilà, c'est tout simple, tout bête et ça aide les gens.

Alors, nous avons trois choses dont nous voulions parler aujourd'hui. Tout d'abord, comment nous travaillons avec les données, la coproduction, ce que nous avons appris sur la mise en œuvre. Alors, les données : on prend les données de la recherche, l'expérience vécue et les connaissances acquises par la pratique. Beaucoup de gens disent qu'on a des données très puissantes, tout particulièrement des recherches économiques et quantitatives, même si la recherche, l'expérience vécue et la pratique sont très utiles, si on voulait augmenter le volume, ce serait tout simplement augmenter le volume sur les connaissances de l'expérience vécue et les connaissances pratiques, pour que ce soit utilisé. Parce que c'est aussi utile que la recherche, mais c'est la recherche qui a la place du roi. Alors, certains pensent qu'il y a une bonne méthode pour faire la recherche. Il y a une très bonne manière, c'est souvent des tests randomisés, aléatoires, mais nous, on essaye de trouver d'autres manières. On réfléchit à cette question. Si je prenais un nouveau médicament, j'aurais voulu prendre un médicament qui a été testé d'une manière ou d'une autre avant de prendre part à un test aléatoire et des revues systématiques. C'est très bien pour un médicament. Mais pour les soins sociaux, c'est la vie qu'on veut mener

ensemble. C'est quelque chose de très individuel. C'est souvent quelque chose de plus compliqué et différent. Ce sont des données plus complexes, différentes.

Donc, certaines des discussions que nous avons sur ces questions sont associées à ce qu'on appelle la distance scientifique, l'objectivité scientifique, garder une distance dans la recherche pour être aussi indépendant que possible. Mais d'autres types de recherches, tout particulièrement des recherches féministes et distanciées disent que, plus on est éloigné de quelque chose, plus il y a de possibilités qu'on fasse des malentendus. Pour certaines questions, c'est crucial d'être très proche de son sujet de recherche, vraiment bien connaître les choses. Il y a donc des débats sur la distance et le fait d'être proche de la question de recherche. Alors, tout ça a l'air bien ennuyeux, on vient de manger, et puis c'est un peu l'heure de la sieste. Mais comment on entend les voix, quand on parle de l'apparence que devraient avoir les services et les voix de qui ne sont pas entendues ? C'est un débat de puissance, ça n'est pas une question académique avec les données. C'est une déclaration importante pour nous, mais il faut l'appuyer avec des manières pratiques de travailler, de discuter les choses et de débattre. Que peut-on faire de ces différentes données pour en faire quelque chose que les gens peuvent utiliser ?

On pense qu'une expérience vécue doit être cruciale dans ce que l'on fait. Au moins 80% de nos équipes ont une expérience sur le terrain des services sociaux adultes, soit parce qu'ils sont utilisateurs, soit parce qu'ils sont soignants ou aidants. En Angleterre, on parle de coproduction d'une relation. C'est la relation entre les professionnels des soins et ceux qui utilisent les soins et leurs aidants, tous ceux qui travaillent ensemble. Ils sont vus au même niveau. On prend ce modèle d'une autre organisation britannique, l'Institut des soins sociaux pour l'excellence, on essaye de faire ça ensemble. On voit qu'il s'agit d'une question de temps, de relation, de progresser ensemble.

Faire un voyage ensemble et puis avancer et faire le prochain laps du voyage ensemble : pour faire ça, il faut être vraiment engagé, avoir des compétences sur comment on facilite les conversations, les groupes, les situations. Et il faut faire attention, identifier et travailler sur les déséquilibres de pouvoirs qui peuvent rentrer un peu dans tout ce que l'on fait tout le temps. On a également vu que nous jouons un rôle important dans nos services sociaux au Royaume-Uni. On parle, au Royaume-Uni, d'être un "ami critique". On est un ami, on comprend, on a de l'empathie, on veut aider, mais parfois, ça veut dire qu'il faut être un peu critique de ce qui se passe pour aider les gens à s'améliorer. Et tous les jours, sur les questions données, parfois, il faut être plus amical et parfois plus critique. Il y a beaucoup de situations où on est des amis critiques pour les décideurs politiques. On essaye de les aider à s'améliorer, de leur montrer les bonnes pratiques, on leur donne des exemples, d'ailleurs, mais si quelque chose n'est pas assez bien ou si c'est de la coproduction et que ce n'est pas très utile, eh bien, il faut qu'on soit honnête là-dessus.

Faire les choses de manière qui leur permette de réagir. Mais on est là pour le système, on essaye de réfléchir à la réalité pour aider les gens à penser à leurs propres services et à leurs propres pratiques. Mais bon, la question d'aujourd'hui, c'est la mise en œuvre. Et ça, c'est une diapo avec ce que l'on a appris sur tous les différents projets que nous avons à l'échelle du Royaume-Uni. On essaye d'être sur le terrain, dans les régions locales, en aidant les gens à utiliser des données pour mettre en œuvre des changements politiques. Les gens nous disent qu'ils ont des politiques qui leur disent ce qu'ils devraient être en train de faire et des recherches qui leur donnent des idées sur ce qui pourrait être utile, mais ce qui est vraiment difficile, c'est vraiment faire les choses. En pratique, donc, tous les jours, faire les choses, tous les jours, faire les choses, à Saint-Denis, un mercredi après-midi, quand il pleut, c'est une chose, mais comment on fait les choses sur le terrain ? Il s'agit de soutien pratique, la réalité du monde du travail, penser à ce qu'on peut faire pour essayer de vraiment mettre en œuvre ces solutions dans son organisation, et puis voir un peu ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Faire les choses, c'est ça qui est compliqué. On peut y revenir, mais moi, je pense que, pour mettre les choses en œuvre, il faut des compétences différentes. Je travaille à l'université, beaucoup de mes collègues sont des professeurs, des universitaires, ils ont énormément de compétences et sont de grands experts, mais beaucoup de personnes dans nos équipes étaient des leaders, qui travaillaient sur le terrain, elles viennent d'organisations communautaires et sont spécialisées dans la mise en œuvre et les développements sociaux. Ce sont différentes compétences qu'on essaye de trouver. Et certaines des universités cherchent certaines compétences depuis très longtemps. On a parlé tout à l'heure avec Stecy de l'importance de trouver le bon équilibre entre la recherche, la politique, la pratique. Pour tout bien mettre en place, il faut des compétences.

Alors, on a essayé de mettre l'innovation UK à l'échelle, dans notre enracinement régional, dans notre organisation. On est tout petit. Il faut qu'on soit vraiment bien concentré sur ce qu'on essaye de faire. Il faut tout planifier dès le début. On ne peut pas gérer le projet, s'arrêter. Il faut essayer de mettre les choses en œuvre avant même de commencer. En Angleterre, on parle de deux faces de la même médaille, de la même pièce. Cette mise en œuvre et cette recherche sont donc alliées, elles ne sont pas séparées. Quand on planifie, il faut être concentré et stratégique, mais aussi un peu opportuniste. Un politicien, un homme ou une femme politique fait un discours où quelque chose change, il faut y être directement pour dire : là, j'ai le plan, le projet, on va maintenant se concentrer là-dessus. Il faut être concentré, mais aussi être flexible. Parfois, c'est une question de chance : être au bon endroit au bon moment. Parfois, on mérite sa chance. Comme l'a dit un de mes collègues, avec le nouveau gouvernement au Royaume-Uni, il faut être sur la liste d'appel des décisionnaires. Ce qui est compliqué, c'est d'être sur leur liste d'appel. Certains de mes collègues pensent que les données apportent des réponses à certains des dilemmes que nous avons évoqués aujourd'hui, mais je ne pense pas, moi, personnellement.

Ça nous donne une idée de ce qui pourrait être utile, oui, ça donne une manière de rentrer dans une conversation et une négociation, une cocréation et une coconception. Ça vous permet de commencer. Oui. Mais il est rare que ça vous donne une réponse.

C'est mon expérience. Un processus d'adaptation, on travaille dessus ensemble. Certains pensent que la mise en œuvre, c'est une fois qu'on l'a fait ; si on met les choses en œuvre le lundi, le mardi, tout est mis en œuvre, après que ça a été mis en œuvre le lundi, mais la mise en œuvre, c'est un combat du quotidien, c'est un processus constant, ce n'est pas un événement unique, et c'est tout. On a également appris que les données sont plus efficaces quand on peut les associer aux valeurs des gens, et les motifs des gens, les raisons pour lesquelles ils ont choisi de faire ce travail, les vies qu'on veut vivre ensemble. La première journée de notre conférence, M. Kröger a parlé de ça. Si on parle aux gens, si on connaît les motivations, ça peut être utile. Ce n'est pas juste un petit truc supplémentaire, il faut que ce soit quelque chose qui soit au cœur de ce qu'on pense. Les gens se posent des centaines de questions. On montre donc que ces données peuvent être utiles. J'espère que c'est clair pour vous.

Un de nos projets, c'est d'aider les personnes qui ont des troubles de l'apprentissage pour les aider à sortir de services d'enfermement suite à un crime. Il y a environ 2000 personnes au Royaume-Uni qui sont en fait emprisonnées, et je n'ai jamais rencontré un travailleur social ou une infirmière qui pense que c'est une bonne idée. Personne ne veut enfermer des personnes qui ont des troubles de l'apprentissage dans des hôpitaux psychiatriques. Tout le monde veut que les gens soient plus libres, qu'ils aient des vies intégrées dans la communauté. Mais en réalité, c'est très difficile dans notre contexte politique actuel. Mais les données, quand on s'appuie sur les connaissances pratiques, ça nous donne des manières alternatives de penser à ces choses, des manières alternatives de faire les choses et de réfléchir aux choses, pour que plus de gens soient dans la communauté.

Les données, c'est important, et les données, ça fonctionne. Et, pour revenir à cette idée d'être un ami critique, il faut parfois être très critique. Il y a plein de gens qui essaient d'être critiques, les médias sont très critiques, le public est très critique. Les critiques sont très critiques. C'est quelque chose de très commun. On connaît, on comprend le secteur, on est du côté des gens, on essaye d'aider les gens, il faut qu'ils sachent qu'on essaye de les aider, ce n'est que s'ils savent qu'on est de leur côté qu'ils seront prêts à nous écouter parce qu'ils savent que ça vient du bon endroit, que c'est motivé par les bonnes motivations. J'espère que c'est une introduction utile à ce que nous faisons au Royaume-Uni et je serai très heureux de répondre à toutes vos questions lors de la table ronde ou après. On a plein d'informations en ligne également. Juste pour conclure : on croit aux données. On évalue notre travail en interne, et on a une évaluation externe qui nous permet de juger ce que l'on fait. Je crois que c'est un peu plus compliqué que ça, en réalité. Pour revenir au début, un centre comme IMPACT, s'il réussit, si le travail que vous faites sur l'autonomie réussit à l'avenir, vous saurez que ça fonctionne parce que, quand un jeune étudiant en travail social un peu énervant vous dit : pourquoi vous faites les choses comme ça ?, si, plutôt que de lui dire "tais-toi", vous lui dites : "Jon, on a plein de données de la recherche, de l'expérience vécue et de notre connaissance pratique, c'est une bonne manière de faire", c'est ça, la réussite. Merci beaucoup.

Éléonore Ségard

Merci beaucoup Jon pour cette cet exposé introductif qui montre bien un peu tout le paysage qu'on a envie de discuter avec vous maintenant. Donc, je vais demander à Benjamin Leroux et à Christophe Lecuyer de venir nous rejoindre. Benjamin Leroux, responsable du centre de preuve à la CNSA, donc le centre de preuve dédié à la prévention et Christophe Lecuyer, directeur général, pardon, directeur de l'innovation. J'allais là aussi faire une promotion de Trisomie 21 Nouvelle-Aquitaine. Mais je vais vous laisser. Donc là, je propose que vous vous présentiez et que vous disiez quelques mots par rapport à ce sujet de l'implémentation, d'apporter réellement le changement sur le terrain, comment vous vous situez et je reprendrai la parole après.

Christophe Lecuyer

Merci. Bonjour à toutes et à tous. Moi j'étais frappé par votre discours Jon puisque finalement le parallèle que vous faites entre la recherche et la pratique, moi donc je suis directeur général adjoint effectivement de l'innovation et je travaille dans une association qui s'appelle Trisomie 21 Nouvelle-Aquitaine et on a le même souci du parallèle entre ce qu'on pense pour les personnes et ce qui est réellement issu des personnes. Et finalement, moi ce dont je voulais témoigner aujourd'hui, c'est un peu ce que demandait Jon, c'est la réalisation d'une coproduction.

Aujourd'hui à Trisomie 21 Nouvelle-Aquitaine, on a fait le constat que pour permettre la participation des personnes, le choix qu'on avait fait initialement qui il y a quatre-cinq ans, même un peu plus, c'était d'inviter ces personnes à venir dans notre association et à participer au débat et qu'elles puissent donner leur avis. On se rend compte finalement que ça a été mal fait tout simplement parce qu'encore une fois on a pensé à la place d'eux c'est-à-dire qu'on les a invités dans quelque chose qui nous semblait pertinent sauf qu'on ne leur a jamais donné l'occasion de dire à quel endroit ils veulent participer. Et donc on a pris le problème un petit peu à l'envers et on a plutôt eu un processus inverse où on a créé des groupes de participation. De ces groupes de participation, on a pu aborder avec eux qui, étaient déjà, qu'ils puissent identifier ce qu'est l'association Trisomie, mais aussi ce qu'est la société, où est-ce que sont les instances où en tant que citoyen, je peux participer.

Et à partir de là, on a pu, en utilisant différents outils, notamment l'échelle de la participation, vous devez sûrement probablement connaître, on a pu identifier avec eux les endroits où ils souhaitaient participer et ainsi c'est eux qui ont demandé à participer à des endroits, des instances et ensuite après on accessibilise, c'est-à-dire qu'on vient aider ces personnes à dire leurs besoins, leurs besoins de traduction, leurs besoins de temps supplémentaires pour pouvoir parler, pour pouvoir réfléchir ensemble et leur besoin aussi d'aborder certains sujets, qui jusqu'alors n'étaient pas abordés, puisque comme on était toujours qu'entre nous et jamais avec eux, on ne les abordait jamais. Donc voilà, c'était un peu ce témoignage que je voulais apporter au niveau de cette instance.

Éléonore Ségard

Peut-être Christophe, tu peux aussi juste dire deux mots de tout le travail que vous avez fait pour privilégier la demande des personnes versus l'offre et comment l'offre peut s'adapter à la demande des pas l'inverse. Et pour revenir sur notre sujet, votre volonté de partager ça, là, il s'agit d'une innovation de terrain qu'on souhaite partager donc de l'évidence terrain qu'on souhaite partager.

Christophe Lecuyer

Oui. Alors, c'est un autre principe fondateur que l'on a pris. On a fait le constat également que, et on en parlait là au repas avec Jon, c'est que bien souvent les personnes en situation de handicap finalement ont peu de choix puisque en tout cas en France en et en pratique, on se rend compte qu'une personne en situation de handicap, le monde social et le monde médico-social va préidentifier les besoins, va identifier que parce que je suis handicapé intellectuel et selon mon grade de handicap, je ne peux pas travailler ou je ne peux pas vivre seul dans un logement. Encore une fois, ça parle toujours d'un bon sentiment, c'est-à-dire c'est de protéger la personne parce que, justement, il souhaite ce monde médico-social, le meilleur pour la personne.

Sauf qu'encore une fois, on n'interroge jamais réellement la personne sur ce qu'elle veut, ce sur quoi elle se projette pour elle-même en tant que citoyenne. Et le principe, de la même façon, on est venu le requestionner à l'envers. C'est-à-dire plutôt que de partir de l'offre, donc de tout ce qu'on est capable de lui donner, on est parti de la demande de ce qu'il souhaite, ce qu'il veut, ce qu'il souhaite faire sans présumer, sans présager de sa demande. Ça veut dire qu'il faut aussi s'autoriser, là je rejoins aussi ce que disait Jon tout à l'heure, s'autoriser à aller dans un endroit où on n'a pas l'habitude d'aller, c'est-à-dire d'aller à un endroit où peut-être, en jugement, on pourrait imaginer qu'il se met en danger. Peut-être que la personne va côtoyer des personnes qu'on n'aimerait pas qu'il côtoie. Peut-être que la personne va aller dans des endroits où on n'aimerait pas qu'il aille parce que peut-être au regard de son état de fragilité, on considère qu'il se met en danger.

Et donc c'est vrai que le parti pris qu'on a eu pour pouvoir élaborer cette réflexion, a été de collecter des données sociales grâce aussi à une fédération qui s'appelait FGAPI, qui s'appelle maintenant Nexem, nous avons pu élaborer un nouveau type de métier qui s'appelle le métier d'assistant au projet au parcours de vie qui dans sa fonction a permis d'être aux côtés de la personne sans parti pris médico-social, sans évaluation préalable. Et l'idée de ces professionnels, c'est effectivement de travailler le projet de vie de cette personne. Les données scientifiques qui ont été collectées à partir de ça montrent effectivement une nouvelle façon d'exercer le travail social et montrent aussi une nouvelle installation d'une confiance forte entre la personne et le professionnel et des nouveaux modes d'accompagnement et des nouvelles offres qui s'adaptent pour le coup à la demande qui a été précisée avec ce type de professionnel.

Benjamin Leroux

Moi je travaille à la CNSA et je suis le responsable d'un centre national de ressources et de preuves dédié à la prévention de la perte d'autonomie donc uniquement sur le champ de l'âge. Moi, j'ai été frappé par ce que vous avez dit au tout début, c'est-à-dire le plus compliqué ou l'une des choses les plus compliquées, c'est de faire et on se retrouve vraiment beaucoup dans cette accroche puisque ce centre de ressources et de preuve, n'a pas été pensé comme un objet qui vient éclairer la création d'une politique publique. La politique publique existait. Nous, on est créé pour venir en appui des décideurs ou des opérateurs locaux.

Donc nous, on travaille très spécifiquement sur le champ de l'âge, des politiques publiques très décentralisées. La CNSA finance ou accorde des concours à des départements. C'est à peu près 200 millions d'euros par an. Et ces départements, dans le cadre d'un objet qui s'appelle les conférences des financeurs, financent des projets qui ont vocation à venir prévenir ce risque de perte d'autonomie à l'échelle du département. Donc 200 millions d'euros par an, un milliard d'euros à l'échelle du contrat qu'on a passé avec l'État. L'objet de ce centre de ressources et de preuve, c'est finalement comment faire pour que chaque euro dédié à la politique de prévention ait le plus d'impact possible, c'est-à-dire que la prévention soit la plus efficace.

Et nous, notre enjeu c'est tout à fait ça, c'est comment est-ce qu'on réussit à transposer des résultats issus de la recherche à de l'action très concrète. C'est-à-dire que le département de l'Isère reçoit 200 ou 300 demandes de financement. Il y a une personne sans compétence médicale ni même paramédicale qui doit étudier ces demandes de financement en quinze jours. Lui dire, il y a toute une littérature sur le risque de la prévention des chutes qui est accessible en anglais sur le site de santé publique France, ça n'est pas audible pour lui. Ça ne résout aucun de ses problèmes. Ce qui résout son problème, c'est quelle grille d'analyse on peut te fournir pour que tu arrives à faire un tri efficace, mais toujours solide pour que chaque euro qui est injecté dans cette politique publique soit efficace.

Donc nous c'est vraiment, et d'ailleurs on viendra probablement en stage chez vous pour capitaliser sur votre expérience, mais nous c'est vraiment cette notion de faire ou de l'utilité des ressources que l'on produit qui est centrale dans la manière dont on a écrit notre programme de travail puisqu'on est très jeune. Ce centre de ressources de preuves s'est vraiment constitué à partir de l'été et on commence maintenant à mettre à disposition nos premiers livrables à avoir une vraie action qu'on espère efficace, mais qu'on évaluera aussi et on y reviendra.

Éléonore Ségard

Merci de vous être présenté. C'était pour nous donner un petit peu une idée des différents regards-là qui vont se croiser. C'est vraiment tout simple, mais c'était pour bien pointer de quoi on parle. J'ai juste préparé une diapositive pour redonner un peu le paysage et surtout vous présenter les quatre thématiques que l'on souhaitait aborder maintenant.

Je vais commenter cette diapositive. Là, vous l'avez compris, on a entendu, changement, solution. Voilà, là on n'est pas dans les problèmes, on est dans la vraie vie. Vous l'avez entendu, real life,

vraie vie. En milieu réel, on veut apporter du changement. Donc là, j'ai pris l'exemple des services ou des interventions pour des personnes, ça peut être à d'autres niveaux. Ce matin, on a parlé au niveau politique par exemple. Je voulais dire que dans ce monde-là concret opérationnel où il faut apporter du changement, la boussole, c'est les petites figurines que j'ai mises à gauche.

La boussole n'est pas la même par exemple que dans le monde de la recherche que vous voyez en haut à droite. Donc là, la boussole c'est qu'on a des personnes en face des humains. Jérôme Voiturier hier l'a bien rappelé aussi on est face à des humains et les professionnels sont aussi des humains. On travaille dans un contexte, ça, c'est très important, on y reviendra. Tout va dépendre du contexte qu'on souhaite réutiliser enfin en tout cas, on doit partir de l'existant pour s'en servir dans son propre contexte. On a des logiques, des contraintes de temps, de calendrier. C'est maintenant qu'il faut apporter le changement, ce n'est pas dans trois ans.

Ce n'est pas le même temps que la recherche et puis bien sûr, on l'a dit, redit il y a des contraintes financières. C'est vraiment une autre boussole. On a une autre façon de voir les choses. Et donc la question qu'on se pose aujourd'hui, c'est pour apporter ce changement. Bon, soit on construit tout de nouveau, et cetera, et on peut le faire, mais ça va coûter de l'argent, ça va prendre du temps, et cetera, soit on va se baser sur l'existant. Donc qu'est-ce qu'on a ? D'habitude, on dit quand même que l'existant, enfin l'évidence, l'existant c'est la recherche, c'est les résultats de la recherche. D'ailleurs souvent on se pose la question de dire "Ah, on fait des recherches et comment on va aller implémenter les résultats de la recherche ?" Là, vous voyez, on se pose vraiment la question différemment. Si on est sur le terrain, on va poser des questions, on va aller voir ce qui existe.

Et puis il n'y a pas que la recherche et ça vous nous l'avez très bien Jon, il y a tout ce qui vient du terrain. Donc il y a le savoir des professionnels, il y a le savoir des personnes concernées et puis il y a ce que nous en tout cas la FIRAH, on appelle les innovations qui sont en fait des actions, des interventions qui sont mises en place sur le terrain probablement grâce au savoir expérientiel, au savoir pratique, et cetera.

Donc comment est-ce qu'on peut dans cette table ronde, c'est comment est-ce qu'on va utiliser les preuves existantes avec cette notion très large de preuve et Jon vous en avez déjà parlé pour apporter du changement. Et donc là, j'ai listé un certain nombre d'actions, de stratégies, il y en a plusieurs. Elles sont toutes utiles, complémentaires, il faut toutes les mener de front. Et c'est ce que je crois ce qu'on apprécie tous beaucoup dans votre projet IMPACT Jon, c'est que vous mobilisez un ensemble de stratégies.

Il faut identifier quelles sont les preuves à disposition. La vraie la question est d'évaluer ces preuves. Comment on fait pour évaluer les preuves en recherche, mais aussi celles qui viennent du terrain ? Donc ça, c'est une vraie question. Comment on produit de la preuve qu'on peut appeler actionnable qui va être utile sur le terrain et dont on va pouvoir s'emparer. Comment par exemple on va utiliser cette preuve pour mettre en place, c'est ce que vous faites, je crois, dans certains cas dans votre projet IMPACT, des nouvelles interventions sur la base de preuve ou bien,

ça c'est ce que nous, par exemple on essaie de développer à la FIRAH, on identifie des interventions, des innovations qui semblent prometteuses, qui semblent intéressantes, qui semblent fonctionner et qu'on voudrait apporter dans un nouveau contexte.

Comment on fait pour transférer, pour implémenter une intervention ? Et vous l'avez dit, Jon, on a besoin pour ça d'un support pratique, on a besoin d'éléments, on a besoin d'aide parce qu'en fait tout ça, ce sont de nouveaux métiers, de nouvelles pratiques, ça ne s'invente pas. Il ne suffit pas d'avoir à disposition des preuves pour s'en emparer, pour savoir comment faire et l'intégrer dans son propre contexte. Pour ça, il faut produire des ressources. Il faut monter en compétences, faire monter les équipes en compétences ou apporter même un support humain.

Je veux bien la slide d'après. Donc voilà un petit peu pour redonner le paysage, enfin ce dont on discute aujourd'hui. Voilà les quatre thèmes qu'on souhaite aborder ensemble. Il faut déjà revenir un petit peu peut-être sur cette notion de preuve, qu'est-ce qu'on entend par preuve et peut-être qu'est-ce qu'on entend par évaluer ou pas, et cetera. Ensuite, cette question très importante de la coproduction, c'est pour cela que j'avais mis ces petites personnes-là. Les personnes sont au cœur de tout ça et on se rend compte qu'évidemment maintenant il faut les impliquer dans tous les niveaux. Donc dans la recherche, on en parlera après, mais aussi dans toutes ces étapes-là.

On va aborder le contexte, comme on l'a dit quand on est dans la vraie vie on est dans un contexte donc on ne peut pas s'en passer, d'où d'ailleurs les questionnements sur l'évaluation, par exemple d'essais cliniques randomisés, qui au contraire, essaient de soustraire le contexte pour que toute chose soit égale par ailleurs. Ça n'existe pas dans nos projets dans la vraie vie.

Et puis le dernier point très important, vous l'avez aussi un petit peu mentionné déjà Jon, c'est tout ce que nécessitent de nouvelles compétences, de nouvelles façons de travailler, qu'il faut mettre en place localement au sein des équipes et voilà comment on peut faire. On l'a vu, le projet IMPACT, je pense que ça serait un vrai capharnaüm de le représenter. Il est un petit peu de partout là dans tous les sens. Je pense que Christophe avec Trisomie 21, vous vous situez au niveau d'interventions qui sont opérantes et qu'on aimerait bien transférer. On est vraiment sur de l'évidence qui vient du terrain et qu'on voudrait plus largement déployer.

Et puis Benjamin Leroux, je pense que là sur le centre de preuves, on voit bien que c'est comment mobiliser la preuve qui existe pour apporter là peut-être plus des ressources finalement au niveau, notamment, de la conférence des financiers des départements pour prendre les bonnes décisions. Donc voilà je vais vous redonner la parole chacun sur ces quatre sujets et chaque sujet sera discuté. N'hésitez pas à intervenir sur chacun des points. Jon, je commence par vous redonner le micro sur la première question de la preuve en fait.

Jon Glasby

Merci. En pratique, je travaille sur le terrain et à l'université et je suis convaincu de l'importance des preuves, et je suis d'accord avec Benjamin. Chaque euro dépensé doit être dépensé efficacement. Et nous avons tellement peu de temps. Nos équipes ont tellement peu de temps. Donc, il faut que toute leur énergie et tout cet argent soient dépensés de manière efficace. Et,

comme je l'ai dit précédemment, parfois, dans certaines de nos disciplines, l'interprétation des preuves demande une certaine connaissance, un certain niveau de connaissance, et ils ne sont pas tous équivalents. Ça dépend de ce que vous cherchez à savoir. Souvent, grâce à la recherche, on peut arriver jusqu'à un certain point, mais c'est tout. Et puis de l'autre côté, il y a les aidants, ceux qui bénéficient de cette aide, les professionnels qui, eux, ont cette vision de la vraie vie. Pour vous donner un exemple, j'ai mentionné plus tôt un projet pour des personnes qui ont des troubles de l'apprentissage, dans des contextes hospitaliers. Nous avons utilisé une étude avec des preuves plutôt quantitatives. Et, dans cette étude, il n'y avait pas vraiment eu la participation directe des personnes avec un trouble de l'apprentissage ou de leur famille ou de leurs soignants. Cette étude avait simplement pris des notes médicales des dossiers médicaux, et donc, c'était une étude vraiment quantitative. Pourtant, c'est un sujet qui est tellement important ! Dans la littérature, en fait, on pouvait en apprendre très peu. Avant de se servir de cette étude, il y avait d'autres travaux avec des personnes ayant un trouble autistique ou des troubles de l'apprentissage, sur pourquoi ces personnes se retrouvaient à l'hôpital, qu'est-ce qui les empêchait ensuite de quitter l'hôpital, qu'est-ce qu'elles auraient aimé aussi que leur vie devienne, avec leur famille, avec les professionnels qui les aidaient ? L'équipe de recherche s'en est servie pour faire un guide en matière de politique avec dix conseils qui s'appuyaient sur l'expertise des familles et des professionnels, et donc, dix conseils qui étaient très différents les uns des autres et très différents aussi même des résultats de l'étude précédente. En général, les personnes concernées savent mieux ce dont elles ont besoin. Ça, c'étaient des études qui avaient déjà eu lieu. Et ensuite, notre projet a pris ces dix conseils, c'est semblable à ce que Benjamin fait, on a donc pris ces dix conseils, et l'équipe de Kate aussi, on a travaillé avec toute une équipe dans tout le pays, pour se servir de ces dix conseils et réfléchir à comment modifier les pratiques dans différents contextes.

On a ensuite pu avoir une mise à l'échelle au niveau national. Toutes ces équipes ont été très fières du travail accompli parce qu'on avait vraiment inclus tous ces différents acteurs. C'est le cas de l'équipe qui a produit les dix premiers conseils. Cette équipe était très fière et pensait que son travail s'arrêtait là, alors que non. Parce qu'il faut, en fait, travailler en collaboration, donc, la recherche, pose des questions, réponds à des questions, mais on a aussi tout un autre groupe de personnes qui ont des compétences différentes qui peuvent faire le lien entre la recherche et le terrain.

Et, très bientôt, nous allons lancer une vidéo à propos des opportunités manquées pour les personnes avec des troubles de l'apprentissage : qu'est-ce qui les empêche d'avancer ? Des personnes qui ont elles-mêmes été à l'hôpital, qui ont vécu tout ça. Donc, on a la participation de différentes personnes dans tout le pays qui nous ont aidés à préparer cette vidéo. On a aussi un groupe parlementaire qui s'est penché sur la question des troubles de l'apprentissage, on a donc aussi une implication politique. L'idée, c'est : comment peut-on développer toutes ces relations ? En anglais, on a une expression, on dit souvent que la totalité est plus grande que la somme de ses parties. Donc, l'idée, c'est : comment est-ce qu'on peut rassembler toutes ces connaissances, tous ces éclairages pour agir de manière positive ? On ne peut pas se contenter

de diagnostiquer le problème, il faut s'impliquer avec les personnes concernées, parce que, sinon, on ne fait que la moitié du travail.

Benjamin Leroux

Justement sur ce sujet et en lien avec ce que vous disiez Jon, je veux bien peut-être témoigner de la façon dont ça s'est réalisé sur la création de ce nouveau métier que j'évoquais tout à l'heure. La recherche est arrivée à deux niveaux en fait. La recherche a été à l'origine des données macro autour de ce qu'était l'autodétermination et le pouvoir d'agir des personnes, du benchmarking qui existait autour, que ce soit en Europe ou en France autour de cette question d'autodétermination et de pouvoir d'agir.

La recherche a amené beaucoup d'éléments conceptuels concrets aux équipes qui initiaient ce nouveau métier. Ça a duré à peu près trois ans. Ce qui a permis aux équipes de se structurer entre le concret et le conceptuel qui était apporté par la recherche et le terrain qu'ils vivaient au quotidien pendant ces deux ou trois années où ils ont conceptualisé et concrétisé ce métier auprès des personnes.

Et la recherche est arrivée ensuite à un deuxième niveau. C'est-à-dire qu'une fois qu'on avait caractérisé ce qui était ce nouveau métier et ce qui le différenciait des autres, une fois qu'on avait caractérisé la posture qui était forcément une posture différente au regard de ce que je vous disais tout à l'heure, la recherche est venue ensuite valider un modèle. C'est-à-dire que via des enquêtes auprès des personnes, c'était des questions semi-directives, on est venu valider un certain nombre de sujets qui ont permis de mesurer finalement la capacité qu'une personne, avec cet accompagnement-là, a pu mobiliser, a pu aboutir et a pu vérifier finalement que l'effet produit par ce nouveau métier correspondait bien à quelque chose de nouveau, par rapport à l'existant.

C'est pour ça que la recherche à ce moment-là est vraiment arrivée à deux niveaux. Un premier niveau conceptuel et un niveau opérationnel de validation du modèle. Deux petits points de réflexion, ce sur quoi on a pu être confronté. Le premier sujet qu'on adresse, sur lequel on met beaucoup d'énergie, c'est la prévention adressée au public qui en a réellement besoin. On se rend compte aujourd'hui que sur ce champ tout particulier, les crédits qui sont dédiés à cette politique finalement continuent, voir alimentent, les inégalités sociales et territoriales de santé puisque ce sont majoritairement les personnes qui ont les ressources pour s'inscrire dans un parcours de soins qui s'y inscrivent, les autres restant sur le bord de la route.

Il y a un concept assez à la mode aujourd'hui, l'aller-vers. Et là-dessus, pour réussir à toucher le public qui est le plus éloigné, on a besoin d'être en capacité de capitaliser sur l'expérience des petites structures qui ont une approche parfois communautaire des projets de prévention ou de promotion de la santé. C'est des ou c'est des apprentissages qu'on ne peut avoir qu'avec ce retour expérientiel et si on ne l'avait pas, on raterait en tout cas une grande partie de la finalité de notre action qui est de l'impact.

Et deuxième sujet là peut-être un peu plus tangent, mais on tourne quand même autour de la notion de pragmatisme finalement dans la prise en compte de la preuve. Beaucoup de projets qui sont financés dans le cadre de ces conférences des financeurs sont des projets de petite taille qui coûtent très peu cher et qui concernent un nombre restreint de personnes. Est-ce qu'on peut imaginer un jour monter des essais contrôlés randomisés pour des projets qui ont coûté 50000€ et concernent 50 personnes ? Je ne suis pas certain qu'il faille aller dans ce champ-là.

Pour autant ne pas les évaluer et ne pas, ne serait-ce que cultiver ou installer la culture de l'évaluation dans ces projets, ce serait aussi manquer finalement un des objectifs qui est à chaque fois de se poser la question de est-ce que ce que je fais est utile, s'adresse aux bonnes personnes, mobilise les bonnes ressources pour adopter ou favoriser l'adoption durable de comportement favorable à la santé.

Voilà, c'était un des sujets dont on s'est emparé en montant des expérimentations avec des départements, une cinquantaine de porteurs de projet pour tester, d'abord installer, définir une forme de socle commun d'indicateurs, de questions auxquelles tous les porteurs de projet doivent répondre pour monter leur action et qui viennent servir de guide finalement dans la construction des actions et c'est un peu un socle minimal d'évaluation pour pouvoir capitaliser ou en tout cas installer, ne serait-ce que, installer une culture de l'évaluation dans ce champ caractérisé par des petits porteurs de projet qui réalisent des projets qui coûtent très peu cher.

Éléonore Ségard

Merci pour ces commentaires. Effectivement, vous reprenez, à nouveau, le « pragmatisme » et je pense, on se l'était dit, sur cette utilisation de la preuve, il faut rester pragmatique et en tout cas je crois qu'on est d'accord là tous sur la table, on en a discuté, pour dire qu'il faut avoir des attentes en réutilisant des données existantes, en se basant sur des données existantes, mais ça ne doit pas empêcher les choses de se faire. Encore une fois, on est dans notre idée, il n'y a plus la diapositive, mais cette idée d'être très opérationnel, d'apporter du changement. Donc on regarde ce qu'il y a, on en tire le plus de profits possible avec le style de phrase que vous disiez. « Les recherches tendent à montrer que », mais après il faut intégrer tout ça, on est dans la vraie vie, il faudra prendre une décision et elle va être difficile quoi qu'il arrive. Voilà, donc sur les preuves, c'est je pense ce qu'on peut dire...

Alors je vois qu'il nous reste un quart d'heure pour nos trois points. Donc on va essayer d'avancer. Le point d'après qu'on voulait aborder, c'était la coconstruction. Christophe, tu nous en avais un peu parlé en introduction. Est-ce que tu veux rajouter quelque chose pour lancer un peu le sujet ?

Christophe Lecuyer

Oui, je peux simplement rappeler l'importance effectivement dans la coproduction, c'est que le mot co est vraiment important, c'est qu'on doit partir des personnes. Ce que j'ai dit en préliminaire, c'est que l'erreur que l'on peut faire en coproduction, c'est d'amener la personne à produire avec lui alors que c'est de la personne qu'on doit produire et pas de soi. Et ce n'est pas

chose aisée pour le coup. Alors, je ne sais pas si tous les handicaps sont logés à la même enseigne pour le coup puisqu'on peut aussi avoir des freins intellectuels en se disant : "Bah oui, mais donc une personne sous démence ou une personne qui n'a pas toutes ses capacités intellectuelles, il n'est pas nécessaire, ou je peux le mettre de côté de principe." Et bien non, il faut que l'on mette en place tous les moyens, tous les outils qui permettent que la personne puisse exprimer ce qu'elle a à exprimer à ce moment-là.

Éléonore Ségard

Merci. Ça me fait penser que je suis vraiment confuse. J'ai oublié d'excuser Louise MacCabe qui devait se joindre à nous, qui travaille avec vous, Jon sur le projet IMPACT, qui devait se joindre à nous, mais n'a pas pu. Je ne sais pas si vous...

Jon Glasby

Moi, je dirais qu'une des choses que nous avons apprises d'IMPACT, c'est que la coproduction est importante du début à la fin, mais tout particulièrement au début, quand on essaie de s'accorder sur le problème à résoudre ou ce qu'on essaie de faire. On a vu beaucoup de situations où les services identifiaient un problème sur lequel ils souhaitent travailler, et en cours, ils inviteront les familles pour les consulter, mais ils ont déjà décidé de ce qu'ils voulaient faire. Pour moi, c'est plus facile quand on voit ensemble dès le début ce qu'on veut faire ensemble, sur ce que peut être le service.

Mais l'engagement dans la coproduction est sans doute plus puissant quand on est d'accord sur ce qu'on veut résoudre ou les résultats qu'on souhaite atteindre ensemble. C'est ça l'apparence qu'aura le succès, ça nous permet de nous concentrer sur les bonnes choses, celles qui donnent les meilleures opportunités aux gens sur les vies qu'ils veulent vivre. Notre slogan IMPACT, les bons soins, ce n'est pas les bons services, c'est avoir une vie, ça veut dire des conversations sur la vie qu'on veut obtenir ensemble, c'est un point de départ pour tous les projets, la mise en œuvre de conception, etc.

Éléonore Ségard

Moi, il y a quelque chose qui m'a marqué aussi dans ce que vous disiez, c'est des questions qui je crois, vont être posées dans la table ronde d'après d'ailleurs, sur la recherche participative, c'est de là où on se situe. Et vous disiez que vous aviez beaucoup été en position en fait de personnes concernées et ça, je trouve que c'est un point important probablement à réfléchir dans cette notion de coconstruction, c'est quand on a soi-même l'expérience par ailleurs, enfin voilà, on peut soi-même avoir une double fonction ou dans son parcours avoir eu l'occasion de ça et je pense que c'est des choses assez riches et qu'il est sûrement nécessaire de réfléchir un peu plus sur la coproduction.

Benjamin Leroux

Alors, une des spécificités de ce centre, c'est que nous, on adresse des utilisateurs qui ne sont pas les bénéficiaires finaux des actions. Donc, on incite, nous, très fortement les opérateurs de prévention à coconstruire leurs actions avec les bénéficiaires parce qu'on sait que c'est une des

recettes du succès de ces actions, en tout cas de l'adoption durable de comportement favorable à la santé. Mais nous on a internalisé d'abord le centre de ressources de preuves, son positionnement, ses objectifs, sa feuille de route, tout cela a vraiment été coconstruit puisque la phase de préfiguration a duré six mois et j'ai réalisé une centaine d'entretiens avec une grande partie des acteurs du champ de l'autonomie et puis on a une petite équipe de quatre personnes et sur ces quatre personnes, on a fait le choix de dédier une personne à cette notion de l'expérience utilisateur et donc elle est designeuse de service et tous les outils qu'on met à disposition de nos utilisateurs sont coconstruits avec eux pour qu'ils s'adaptent parfaitement au contexte et aux besoins dans lequel ils vont avoir à être utilisés.

Éléonore Ségard

Merci. Vous avez fait la transition avec notre point d'après, le contexte. Donc je vous redonne la parole.

Benjamin Leroux

Oui. Le contexte, il y a pour nous, derrière le contexte, la notion d'utilité des ressources que l'on produit. Je reviens à ce que Jon disait au début, le plus difficile c'est de faire, oui, mais c'est aussi le plus important en tout cas pour nous. Et donc si on n'envisageait pas nous de reproduire ce que d'autres font bien mieux que nous, comme tous les chercheurs en santé publique en France, et cetera, donc refaire un catalogue d'intervention probant par exemple, ce n'était pas l'objet, c'était comment est-ce qu'on fait pour changer les pratiques professionnelles ?

Et pour changer les pratiques professionnelles, que ce soit de ceux qui décident ou de ceux qui opèrent les actions, il faut déjà comprendre la manière, enfin le contexte dans lequel ces pratiques professionnelles se réalisent. Donc les contraintes, on en parlait, je parlais tout à l'heure des demandes de soutien qui arrivent et qui sont à étudier dans un temps très court par une personne seule qui n'a bien souvent pas d'expérience, pas de formation initiale en prévention, promotion de la santé, paramédicale ou médicale, on ne construit pas des outils qui vont s'insérer dans son quotidien. Et si on ne construit pas des outils qui s'insèrent dans son quotidien, on aura fait des trucs super, mais qui resteront sur son étagère et qui ne changeront pas les pratiques.

Donc il y avait pour nous cette importance capitale de prendre en compte le contexte et comment est-ce qu'ensuite on réussit finalement à capitaliser sur des actions qui se déroulent dans un contexte particulier. Pour nous, il y avait aussi la question, ça nous a renvoyés à la question de comment, de manière très pratique, on fait. On est une petite équipe de quatre personnes, politique publique très décentralisée, sans département, des dizaines voire des centaines de milliers d'actions de prévention qui sont réalisées. Comment est-ce qu'on fait pour comprendre tout ça ? Donc ça a été pour nous une affaire un peu aussi de tuyauterie puisqu'il faut qu'on réussisse à faire remonter tout ce en un point donné et qu'il soit ensuite traitable. Donc voilà pour nous cette question de contexte là, ça renvoie à ces éléments-là.

Christophe Lecuyer

Moi à mon niveau, ce n'est évidemment pas la même chose. Par contre, ce qui est certain et ça c'est ce que je veux témoigner, c'est qu'à chaque fois on reprend le contexte avec la personne et à chaque fois l'angle qu'on avait imaginé, vers lequel on devait aller, change totalement. C'est-à-dire qu'on avait forcément des idées préconçues sur comment répondre au mieux à la personne et quelle offre de service on pourrait lui faire.

À chaque fois qu'on a pu établir un travail au préalable d'identification des besoins et d'exploration de la demande, on tombait toujours à côté. C'est-à-dire que si on n'avait pas pris cette attache auprès de la personne avant, on aurait fait une jolie réponse comme vous disiez, mais qui serait totalement tombée à côté et on aurait offert que cette offre-là et donc la personne l'aurait acceptée parce qu'il n'y avait pas d'autres choses, mais ça ne correspondait pas à ce qu'elle voulait.

Éléonore Ségard

Moi, je peux peut-être juste témoigner aussi à la FIRAH, de la façon dont on aborde, on essaie en tout cas, cette question du contexte dans le transfert des innovations. Puisque pour transférer quelque chose, il faut identifier les fonctions transférables qui doivent absolument être transférées pour retrouver l'essence même de l'innovation dans un nouveau contexte. Mais ces fonctions transférables pourront prendre des formes complètement différentes suivant les contextes.

Et on a eu un très très bel exemple hier lors de la deuxième table ronde. Alors, je me rappelle plus de qui, du nom Judith, je ne suis pas sûre, sur les toilettes. Je suis désolée, je vais revenir à ce sujet-là : ils ont identifié pour les personnes âgées, pour aller plus facilement aux toilettes quand il y a une déficience visuelle ou une diminution au niveau de la vision, il fallait qu'il y ait une comment dire une distinction flagrante entre l'abattant des toilettes et le reste de la pièce quoi. Et en Europe du coup on mettait des abattants de toilette rouge, violet qu'on trouvait des couleurs et que ça résolvait en tout cas pendant un temps les problèmes et qu'au Japon, c'était impensable culturellement parlant parce qu'il fallait absolument que ce soit blanc. Mais par contre, le sol pouvait avoir n'importe quelle forme, n'importe quelle couleur. Donc c'est par le sol qu'on faisait la distinction entre toilettes, pas toilettes.

Là, vous voyez ce qui est transférable, c'est distinguer l'abattant des toilettes avec le sol, mais après selon la culture, selon le contexte, selon plein d'éléments, selon le type de handicap, selon plein de choses, en fait ça va avoir une forme différente. Et c'est pour ça que nous on aime bien dire que quand on transfère quelque chose, les personnes qui transfèrent, on les appelle aussi des innovateurs. Parce qu'en fait, au même titre que la première innovation qu'on appelle l'innovation primaire, il a fallu inventer. Puis c'est des choses assez dignes qu'on aime bien faire, quand on transfère de la même façon, on est aidé et c'est bien le but, c'est de gagner du temps, c'est d'avoir des éléments pour ne pas tout reconstruire à zéro.

On est aidé, mais quand même il va falloir de nouveau innover parce qu'il faut l'intégrer dans son nouveau contexte. Le challenge, je pense, c'est trouver les méthodologies qui aident les acteurs de terrain qui permettent aux acteurs de terrain de faire ce transfert et donc d'aller tirer ses fonctions transférables et toutes les formes, ces éléments de contexte. Et juste peut-être ajouter qu'effectivement dans le cadre de la coconstruction, en tout cas les savoirs expérientiels à mes yeux, mais vous l'avez dit Jon, je pense avec d'autres mots, mais je le dis avec mes mots, sont extrêmement riches pour aller capturer le contexte. En fait, c'est grâce aux savoirs expérientiels qu'on peut avoir ces éléments de contexte qui vont être indispensables pour transférer une innovation qui va fonctionner. Ça ne sera jamais du copié-collé. Il y a tout un travail à faire et ça donne une importance cruciale, pas que là, mais entre autres là au savoir expérientiel.

Jon Glasby

Oui, pour certaines choses, je ne pense pas que le contexte soit très important pour certaines choses. Si par exemple on a une tumeur au cerveau et qu'on a besoin de chirurgie du cerveau, je pense qu'il y a une bonne manière de faire de la chirurgie du cerveau et une mauvaise manière de la faire. C'est important donc qu'on essaie de tous faire ces chirurgies correctement. C'est aussi vrai à Saint-Denis qu'à La Rochelle ou à Birmingham. Le contexte est essentiel. Pour vous donner un exemple, un de nos projets était sur la question du soutien des aidants de personnes atteintes de démence sénile, en fin de vie, on avait un outil d'aide à la prise de décision, c'était un livret en réalité. Ça aidait les employés en soins palliatifs à se concentrer sur ce qui était essentiel pour les familles, plutôt que les choses sur lesquelles se concentrent les soins sociaux habituellement, c'était un très bon livre, énormément d'engagements des personnes atteintes de démence, les aidants, les employés, leurs équipes, c'était beau, joli, ça avait été testé, ça allait très bien marcher.

On travaillait avec un centre de soins palliatifs au Pays de Galles et on leur a demandé de tout mettre en œuvre par rapport au soutien apporté à la famille. Quand la démence de quelqu'un fait qu'elle vit sa fin de vie dans votre centre de soins palliatifs, c'était un service où les gens étaient alités, ils étaient en toute fin de vie, ils avaient souvent beaucoup de démence, et ils n'avaient parfois pas les capacités pour prendre des décisions. L'outil, c'était plus un outil pour les équipes et les familles, les aider à parler. Cependant, le centre avec lequel nous travaillions au Pays de Galles était plus communautaire, pour des gens en début de démence. Et c'était quelque chose pour une conversation à deux sens, non, il faut que ce soit une conversation à trois, entre les gens, les équipes et les malades. L'outil ne sert à rien sinon, il ne va pas fonctionner. Les chercheurs ont paniqué, ils se sont dit : ça ne va pas marcher, qu'est-ce qu'on va faire ? Et les travailleurs, très confiants, ont dit : on ne va pas se concentrer sur le livret, c'est juste un petit livret, il est là pour nous aider à structurer comment nous pensons et parlons de ces questions. Donc on parle de questions essentielles pour les familles et les gens, ce n'est pas quelque chose qu'on doit faire à la lettre du livret, ça ne va pas marcher, c'est un outil pour vous aider, alors pourquoi ne pas prendre cela comme tel.

Un mois plus tard, on aurait dit que le projet n'allait pas fonctionner, car les équipes un peu rebelles ont dit que ça n'allait pas marcher, que c'était n'importe quoi. Dans certains cas, le

contexte est vraiment très important, si on oublie le contexte, ça ne va pas marcher, mais ce qui est compliqué, c'est de savoir ce qui est important, c'est comme dans mon exemple de chirurgie du cerveau où le contexte n'est pas vraiment important, et des contextes comme des fins de vie où le contexte est vraiment essentiel, il y a plein de choses qui sont en demi-teinte, je ne mets pas une bonne et une mauvaise réponse, il n'y a pas une bonne réponse, la réponse se trouve sans doute dans le compromis, dans la demi-mesure.

Éléonore Ségard

Merci pour ce bel exemple et effectivement on a aussi facilement tendance à dire "Ah non, mais ça ne marchera pas, ce n'est pas mon contexte et voilà, je n'ai pas envie de le prendre." C'est je pense qu'effectivement cette limite n'est pas facile à trouver. Alors, je nous lance un défi. On a une minute pour parler de notre dernier thème.

Jon Glasby

Je serai très bref. Je crois que c'est ma faute si on a choisi ce thème, j'ai dit qu'il fallait parler de ça. C'était l'idée que je pense que la mise en œuvre implique des compétences différentes à la recherche, plein de gens sont très forts pour faire les deux, ou très bon à l'un et assez bonnes dans l'autre, et ils peuvent avoir le meilleur des deux, mais il faut sûrement des équipes qui peuvent être un peu bonnes en tout. Et je pense que, pour que ça fonctionne, il faut plus de compétences associées à la mise en œuvre, le leadership, le travail d'équipe, la gestion des changements, etc. Beaucoup des universités pour lesquelles j'ai travaillé ont préféré différents types de compétences, donc être basé sur l'université, le défi pour moi, c'est de concevoir des travaux et reconnaître ce que les collègues qui ont d'autres compétences que moi peuvent faire, ils peuvent contribuer à d'autres choses que moi, et hier et aujourd'hui, on a deux jours, demain, le jour après-demain, avec le projet. Je pense que sur ces quatre jours, on va sans doute voir toutes les compétences nécessaires pour changer les choses, mais c'est essayer de voir comment on change ces équipes.

Éléonore Ségard

Et je pense que voilà ce qu'on voulait dire par là, quelles sont les nouvelles compétences à apporter, c'est aussi de respecter que les personnes sur le terrain, les professionnels, ont leur travail et qu'on ne peut pas demander en plus de nouvelles choses, de venir implémenter une nouvelle pratique et sans tenir compte, on l'a vu hier, déjà des contraintes énormes qui posent sur elles et donc il faut probablement un accompagnement humain, mais aussi de compétences pour venir faire ces nouvelles fonctions plus d'implémentation ou voilà, on parle plus spécifiquement de transfert. Est-ce que sur ce point très rapide...

Christophe Lecuyer

C'est vrai tout ce qui est dit et en même temps il est important que la recherche aussi comprenne le terrain et le terrain comprenne la recherche. C'est-à-dire qu'au même titre que nous on a un super outil, là, qui est l'interprétariat, il faut qu'on ait des gens qui soient capables de comprendre les enjeux de chaque partie prenante. Et dans l'expérience que nous on a vécu, on a

eu cette chance. On avait un chercheur qui déjà partageait les choses qu'il faisait et pourquoi il les faisait et nous on pouvait aussi lui amener des éléments liés au terrain que lui-même comprenait. Et donc cette liaison, elle est essentielle parce que sinon tout le monde travaille de son côté et ça ne fonctionne pas.

Benjamin Leroux

Oui. Et puis la clé, enfin une des clés de ces compétences-là en tout cas la facile, rendre les choses simples pour l'utilisateur final et ne pas en rajouter. On ne demande pas à l'utilisateur final de développer une nouvelle compétence ou de changer l'organisation dans laquelle il se trouve. Voilà, c'est à nous finalement d'internaliser la forme de complexité que tout ça demande pour que les choses soient simples pour ceux qui ont à l'utiliser.

Éléonore Ségard

Voilà. Je pense qu'on va conclure pour prendre des questions. Moi, je voulais juste dans une conclusion très brève mais dire que tout ça enfin tout ça probablement peut marcher. On voit que, et en fait, c'est ce qu'on vient de conclure, on voit que l'idée c'est de mélanger tout le monde. C'est un peu de briser les silos. C'est de mettre un petit peu tout le monde ensemble de cultures différentes, de métiers différents, de secteurs différents, surtout dans le champ de la personne âgée, du handicap où on est sur toutes les dimensions de la vie et que peut-être l'idée c'est de créer des environnements qui sont favorables à ces discussions dans le long terme.

Vous le disiez Jon, ce n'est pas à la fin du projet qu'on va lancer une coconstruction, il faut que ce soit fait dès le départ, il faut que ce soit anticipé. Donc il faut qu'il y ait des zones d'échange, des temps, des espaces où tout ça est possible. En fait, c'est des processus complètement elliptiques. On parle là, on met quelque chose, on revient et il n'y a que comme ça, je pense que ça peut se construire. Donc c'est peut-être cette idée d'espace et c'est peut-être ce que vous avez réussi dans le projet IMPACT en fait, de créer dans le temps des temps et des espaces où ces rencontres sont possibles.

Merci beaucoup. Je vais juste poser une question parce qu'il y a une question en ligne et puis je laisserai les questions à la salle. Une question en anglais pour vous Jon: "I understand that IMPACT is led as a project and that you are the leader. There is the theory, but who is really in charge? Because it is also about power."

Jon Glasby

En fait, moi, je suis le directeur global d'IMPACT, mais en réalité avec nos quatre modèles, nous avons une avancée pour chacun, nous avons des facilitateurs, des administrateurs, un dirigeant, nous avons des personnes qui sont directeurs, Alison s'occupe de l'Écosse, etc. Donc avec la dévolution au Royaume-Uni, c'est vraiment très important que la voix d'IMPACT dans chacune de ces formations soit quelqu'un qui vient de cette nation, qui comprend le contexte, et à qui les gens peuvent faire confiance aussi. Donc, moi, je suis le leader, le leadership, c'est à tous les niveaux.

- (intervention hors micro)

Quand il s'agit du partage du pouvoir, je pense qu'il s'agit d'être conscient du déséquilibre des pouvoirs, créer des espaces, trouver des manières de gérer ce déséquilibre de pouvoir. Pour vous donner un exemple, avec un de nos groupes de conseil, composé de personnes qui s'appuient sur les soins, le soutien des aidants, des équipes sur le terrain, c'est très difficile d'avoir des conversations quand on a des gens qui ont des relations si inégales. Alors on travaille vraiment sur les règles de la discussion, comment nous allons travailler ensemble. On fait tout dans des toutes petites pièces, pas en plénière, parce que la plénière, ça fait peur. On envoie les questions aux gens avant la réunion pour qu'ils puissent y réfléchir et en parler avec leurs pairs. Ils n'ont pas besoin de parler, s'ils ne veulent pas, ils peuvent me contacter après pour me parler, et on peut traduire, on peut le mettre dans des formats faciles à lire, adaptés aux dyslexiques par exemple, pour les personnes qui ont des difficultés d'apprentissage, on essaie de rendre les choses plus égales qu'elles ne le seraient autrement, si on avait juste une discussion de groupe, ce serait sans doute les décideurs politiques qui prendraient les devants, parce qu'ils ont plus l'habitude de parler et de s'exprimer en public. Donc, ça, c'est le type de processus sur lesquels on travaille, on essaie de concevoir des espaces plus égaux qu'ils ne l'auraient été autrement en fait.

Intervenant du public

C'est peut-être plus un commentaire qu'une question. Ce que vous décrivez là comme manière de travailler avec les gens me fait penser à un autre projet du CNRS qui est partagé avec l'association ATD Quart Monde, which is an association, qui pardon mon English ; une association qui accompagne les personnes plutôt socialement défavorisées, mais les questions sont similaires. Donc le CNRS, ATD Quart Monde et le CNAM, qui est une école d'ingénieurs en France et deux laboratoires et ça pourrait être intéressant d'aller voir ce qu'ils font parce qu'ils poussent vraiment très loin souvent dans un cadre international. Donc pour des questions comme ça, ça pourrait être intéressant de jeter un coup d'œil.

Oui, puis on a une autre initiative aussi en France Capdroits, qui essaie de faire croiser comme ça les savoirs entre professionnels, personnes concernées, chercheurs parce que c'est évidemment un enjeu de taille de savoir recueillir déjà et d'en faire quelque chose. Est-ce qu'il y a d'autres commentaires ou questions ?

Des commentaires qui pourraient faire réagir... Vous en avez beaucoup parlé, c'est le cas du fonctionnement en particulier des MDPH en France, du projet de vie, de la manière dont justement on pouvait essayer de partir vraiment de la demande et non pas de l'offre avec le pré-supposé quand même que ce seraient les personnes dites parmi les plus vulnérables qui doivent formuler un projet de vie alors qu'on est beaucoup à ne pas vraiment avoir formulé de projet de vie et que pour mener sa vie donc sur des questions très structurantes comme l'habitat, l'emploi, la formation, je pense que ça peut faire la différence. Mais que pour beaucoup justement notre capacité de choisir d'agir, elle se réalise dans l'instant. C'est-à-dire la capacité de

pouvoir activer des tas de choses au moment qui nous vient et qui n'a pas été établi dans un grand plan et donc qui traite plus de l'accessibilité universelle et de la manière non pas seulement d'agir auprès des publics ou des structures concernées, mais auprès de l'ensemble de la société.

Donc je voulais savoir si vous vous préoccupez aussi de ce genre de transfert vers pas simplement vers les publics ou les professionnels concernés, mais vers le restant de la société et puis sur IMPACT, est-ce que c'est un projet qui a été financé, parce que je comprends qu'il y a le souci de l'euro public dépensé, est-ce qu'un projet qui rate est un projet qui a d'après vous plus d'impact qu'un projet qui réussit qui est un projet moyen, mais qui réussit à avoir un fort impact à un impact supérieur, je veux dire, à un projet qui rate et dont on pourrait tirer des enseignements extrêmement précieux ou dans l'association qui l'a mis en œuvre peut tirer des enseignements très précieux. Ça fait référence à ce que Jon a dit dans une de ses slides sur le fait de pouvoir parce que la difficulté de l'action c'est la difficulté d'essayer et pour essayer, il faut avoir le droit de se planter, mais il faut avoir le droit de recommencer surtout.

Christophe Lecuyer

Moi, je veux bien répondre au début de votre question. Ce que vous évoquez là c'est déjà un état de fait. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, les personnes en situation de handicap en France ne sont pas logées à la même enseigne que vous ou moi ou n'importe qui. C'est-à-dire que très tôt, même déjà à l'école, on leur demande de faire des choix. Les familles doivent faire des choix au moment du travail, ils doivent faire des choix. Donc dans tous les cas effectivement la question de l'élaboration du projet de vie, mais pas au sens de la MDPH, on pourra en reparler, est un sujet aujourd'hui qui s'impose à eux.

Vous avez raison, mais c'est justement parce que votre deuxième partie de question n'est pas réalisée. C'est-à-dire que c'est parce que la société n'est pas accessible que forcément on vient pointer la notion de choix à une personne. Si on était dans une société un peu idéaliste où globalement tout le monde avait sa place, il serait logé à la même enseigne que vous et que moi. Sauf que ce n'est pas le cas aujourd'hui. Donc soit, on a le prisme de dire "Bah non, mais moi éthiquement je ne veux pas, je ne suis pas d'accord sur le principe et donc j'attends que la société soit inclusive et puis on va entendre un petit peu." Soit on part plutôt du principe qu'il y a un état de fait aujourd'hui où ils sont obligés de faire des choix et comment est-ce que cette demande est réellement en lien avec leur leurs besoins, ce qu'on discutait à table, qu'ils n'aient pas le choix entre une solution ou une autre, mais qu'ils aient le choix de réaliser leurs besoins réels. C'est-à-dire qu'ils ne doivent pas se situer au regard d'une offre existante, mais ils peuvent créer l'offre qui n'existe pas encore. Et c'est plutôt sur ce sens-là, qu'en tout cas, nous on aura tendance à aller.

Benjamin Leroux

Sur la deuxième question donc projet raté projet réussi, la réponse, mais contextualisée avec ce que nous on fait dans le cadre de la politique de prévention. Les concours de la CNSA ont plutôt vocation à financer des projets qui réussissent, c'est-à-dire qui financent des actions qui favorisent l'adoption durable de comportements favorables à la santé pour des retraités.

Maintenant, si ces projets étaient réalisés par des opérateurs qui avaient une forte culture de l'évaluation et qui réussissaient à tirer des apprentissages, des réussites et des échecs, la réponse serait peut-être un peu plus nuancée, mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. La très grande partie des projets qui sont financés ne sont jamais évalués. Le top de l'évaluation aujourd'hui de ces projets, c'est la satisfaction des bénéficiaires. Donc à date d'aujourd'hui, on préfère très clairement que les fonds publics servent à financer des projets qui réussissent en matière de prévention.

Jon Glasby

Je suis tout à fait d'accord, je pense qu'on en apprend plus de ce qui ne fonctionne pas que de ce qui fonctionne. On a des financements à long terme, des financements indépendants, donc on peut être sincères sur ces questions. J'aimerais bien vous dire que je suis très honnête pour des projets un peu différents, quand on est à court de financement, c'est compliqué. Nous, on a le luxe de pouvoir partager ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Nous mettons l'accent sur aider les gens à faire en agissant, avoir des soutiens, à penser à différentes manières de faire les choses, faire les choses différemment et réfléchir à ce qui a fonctionné ou non, et ce qu'on fait, c'est une forme de test, d'expérimentation, on apprend en faisant, en essayant, et puis c'est comme ça qu'on se rapproche de son objectif. C'est une manière de penser dans le monde réel. On ne l'avait jamais fait avant, nos bailleurs ne l'ont pas fait, on a en fait essayé d'écouter, et on nous a donné un feu vert pour un an, et on a réfléchi à ce qui était positif, à ce qui marchait, et on a fait moins de ce qui ne marchait pas. On apprend en faisant. Donc je ne pense pas qu'il s'agisse de réussite et d'échec, non, il s'agit d'essayer, d'apprendre au fil de l'eau. Donc il y a sans doute une contribution culturelle plus large, oui, je pense que nos systèmes de travail présentent souvent les choses comme des réussites et des échecs, mais il s'agit d'être sur un voyage, un long voyage ensemble.

Éléonore Ségard

Merci j'aime beaucoup votre question également parce que je trouve que ça permet de revenir sur cette question de l'évaluation. On parle beaucoup de l'évaluation, mais on ne se pose pas, on ne se dit pas quelle question évaluative on pose en fait et c'est peut-être de là qu'il y a aussi une partie de la réponse. Si l'évaluation c'est est-ce que ça marche ou pas, c'est sûr qu'il ne faut pas aller voir là où ça ne marche pas et ça n'a pas d'intérêt, ça ne nous apportera rien pour apporter du changement dans de nouveaux contextes.

Par contre, poser peut-être la question de comment ça fonctionne et quelles sont les conditions à réunir pour que ça fonctionne le mieux possible, là ça peut devenir intéressant, même si on a regardé une initiative qui fonctionnait peut-être moins bien, mais sur laquelle en posant cette question on va effectivement pouvoir apprendre qu'une réponse oui ou non ça n'apportera pas voilà d'éléments actionnables utilisables sur le terrain pour l'implémentation.

Merci. On va clore la session à présent. Je vous remercie éminemment pour la richesse de vos échanges et je vous invite si vous le souhaitez à profiter de la pause-café et à nous rejoindre à

16h pour la dernière table ronde qui sera autour de la recherche participative. Merci à vous tous et toutes. À tout à l'heure.